

Le beau sauvage

H. POURRAT, Trésor des contes, VIII, 48-53.

Il y avait une fois un château. Et en ce château, il y avait un enfant, un garçon, jeune de jeune jeunesse. C'était le fils du seigneur.

Le père? Un sanglier, haut, dur, entier, rebours, et à qui il faisait mauvais avoir affaire. Lui, le marcassin, toute fraîcheur encore. Le crin ne lui était que bourre de soie, et la rudesse, impétuosité, gentillesse. On le voyait dans la cour, en chausses d'écarlate et la cotte de même, - les nobles en ce temps étaient tout de rouge vêtus. Le matin, il jouait aux billes, et le soir à la balle. Les chambrières lui avaient appris des chansons, le chapelain un peu de lecture, - un peu mais non pas trop, le père tenait les livres pour une peste publique. Tout le long du temps, le petit pouvait être aux billes et à la balle.

Un soir, c'était entre chien et loup, il envoyait et renvoyait cette paume contre la muraille : tantôt bas, doucement, tantôt haut, violemment. Il s'est trouvé soudain surpris. Au premier coup, il avait rattrapé la balle; mais au second, il l'a manquée, elle a passé tout contre lui; et se retournant, il ne l'a plus vue. Pas plus que si la terre l'avait bue.

Il est resté un moment démonté. Puis regardant mieux, a avisé à ras de terre un soupirail. Celui de quelque bassefosse. Là, il savait qu'était un prisonnier dont il ne fallait pas s'enquérir. A peine si les valets, les soudoyers parlaient de lui autour de leur feu, les soirs, à basse voix. Les valets disaient que c'était certain chevalier du voisinage; les soudoyers que le seigneur l'avait pris de sa main, lui ayant tendu une embuscade. Les uns que si le maître l'avait enseveli en un si dur cachot, c'était qu'il voulait que dans le pays on tînt le chevalier pour mort, au

moins tant que durerait la guerre; les autres que c'était parce que ce chevalier était sorcier comme la Barbe-Bleue.

Le petit a fait deux pas vers le soupirail, s'est arrêté. A fait encore deux pas, s'est baissé, a parlé:

« S'il vous plaît, prisonnier, renvoyez-moi ma balle. »

Du fond de l'ombre, la balle lui est arrivée.

Le lendemain, il est allé jouer dans un autre coin de la cour.

Le surlendemain, il est revenu dans ce même coin.

Il a tapé sur la paume de toutes ses forces. Et quelquefois par maladresse, ou bien par cas fortuit, il ne l'a pas rattrapée il l'a laissée passer, rouler.

Mais au premier quart d'heure, elle n'est pas allée au soupirail.

Au second quart d'heure, tout d'un coup y est allée.

Il a attendu qu'elle lui revînt, et elle n'est pas revenue. Il s'est approché du trou noir.

« S'il vous plaît, prisonnier, renvoyez-moi ma balle! »

Alors il l'a vue revenir.

C'est devenu une sorte de jeu.

Il n'a plus joué que dans ce coin-là, les soirs; et de fois à autre s'est arrangé pour que la balle allât dans le trou.

Chaque fois, il a fallu qu'il répétât sa demande pour que la balle lui fût retournée.

Le premier jour de ce jeu, le petit n'a rien chanté d'autre.

Le deuxième jour :

« Prisonnier, dites, pourquoi attendez-vous toujours de moi que je vous la demande pour me renvoyer cette balle?

- Enfant, c'est pour entendre votre voix.

- Que vous fait ma voix, prisonnier?

- Elle me fait qu'elle me rappelle mes enfants. Voilà sept mois et sept semaines que je suis en cette fosse, sans voir ni ciel ni terre. Passe pour ciel et terre, mais mes enfants je donnerais mes yeux, mon sang, ma vie, pour les revoir.»

Et ce soir-là ne se sont dit autre chose.

Le petit ne sentait peut-être pas pourquoi le prisonnier avait tant de peine; mais cette peine, il la sentait.

Il est devenu pour l'homme du cachot une compagnie; cela presque sans paroles, du moins autres que celles qu'il répétait toujours pour redemander sa balle.

Le prisonnier, c'était pour lui cette figure blanche à peine vue dans le puits d'ombre, il ne savait quoi qui était pâleur, peine et mystère.

« Enfant, dit un soir le prisonnier, comme la nuit tombait, ne me jette plus la balle : jette-moi la clef du cachot. »

Avec une simplicité entière, l'enfant est allé chez le portier du château. Il a pris cette clef là où il savait la trouver, à un clou, près du chevet du lit, en trois pas et un saut, il est revenu au soupirail, a jeté la clef au captif.

Le lendemain, lorsque le seigneur a appris que son captif n'était plus là, et qu'on avait trouvé la clef sur la serrure, il a cru étouffer de colère.

« Le mauvais traître qui l'a fait évader, je jure qu'il va le payer de sa vie! Qu'on amène ici le portier! Je veux le voir pendre au créneau! »

Il écumait, la face en feu de fine fureur.

Les soudoyers ont traîné le portier devant lui. Le malheureux, plus mort que vif, égaré, pantelant, ne trouvait pas de mots pour se défendre.

On lui liait les mains sur les reins, on lui passait la corde au cou. Ceux du château étaient tous là, du plus gros soudoyer au plus petit gardeur de porcs, et tous en grand émoi.

Tout à coup, le fils du seigneur a dit, presque sans voix: « Ce n'est pas le portier, c'est moi... C'est moi qui ai pris la clef au clou et qui l'ai jetée dans le cachot ... »

Un silence s'était fait. Personne n'aurait osé seulement renifler.

« Comment? Qu'est-ce que tu dis? a crié le seigneur. Ce serait toi, le mauvais traître? Ha, prends bien garde, et dis le vrai! Car je l'ai juré par l'enfer, le mauvais traître doit périr! »

Parole de seigneur! Parole de seigneur! Dans la chaleur de son courroux, il n'allait pas revenir là-dessus. Que la trahison vînt de l'héritier la rendait d'ailleurs plus griève. Aux soudoyers, il a jeté ses commandements.

« Au fond du bois ... Le sang d'un traître ne doit pas souiller mon château. Au fond du bois, percez-le de vos épées! » Car cet enfant était un noble, il ne devait périr que par le fer. Deux soudoyers l'ont mené vers la porte. Tout le peuple gémissait. Et lui disait de la voix de celui qui parle en songe : « Vous m'emmenez mourir! Vous m'emmenez mourir!» Regardant le seigneur, tout le peuple répétait : « On l'emmène mourir ... On l'emmène mourir ... »

Les soudoyers ont marché, ont marché. Au fond du bois, ils se sont arrêtés.

Le plus jeune a passé l'œil autour de soi, a vu l'endroit fort solitaire. Le plus vieux a connu au soleil qu'ils marchaient depuis près d'une heure.

« Et maintenant, a murmuré le plus jeune, la mort va s'approchant.

- La mort, la mort, a dit le plus vieux, est-elle faite, la mort, pour cet enfant hardi? Obéir au seigneur serait obéir à notre malheur.

- Que ferons-nous? a demandé l'autre.

- La première bête que nous trouverons à tuer, nous la tuerons. De son sang teindrons nos épées. Enfant, a dit le vieux soudoyer, en se tournant vers l'enfant, je te laisse cet arc et ces flèches. Prends ta vie dans cette forêt comme tu pourras. Mais que rien ne te dise de te montrer jamais dans un village; nous ne vivrions pas longtemps, le camarade et moi. Et notre sang serait sur toi... Va, pauvre enfant, vis caché de feuille en feuille comme le coucou. Sur toi, la miséricorde de Dieu! »

Ils sont partis. Comme il a pu, le petit a vécu. De faines ramassées et de grives prises au collet, de salsifis sauvages et de lièvres cloués à coups de flèches. Quand venait la nuit ou la pluie, il grimpait dans une carrière et se blottissait dans un trou, - on montre encore ce trou dans le pays.

Plus tard, un paysan lui a apporté de temps en temps une tourte, un fromage, un taillon de lard.

Et quelqu'un a veillé sur lui, quelqu'un qui était le chevalier prisonnier, l'évadé de la balle. Le bruit de son évasion et de ce qui s'en était suivi avait couru toute la montagne. Le meurtre de ce beau jeune fils avait fait émotion jusque là-bas dans les plaines. « Mort, cet enfant! Mort égorgé pour moi qui lui dois plus que la vie! Ha, je veux tenir prison fermée le reste de mon âge si je n'arrive à tout savoir, racheter ce qui se pourra, de cette mort. »

Le chevalier n'a plus vécu que pour cela. Il a joint les deux soudoyers. Il a questionné le plus jeune. Il a fait parler le plus vieux ...

L'enfant, cependant, s'est fait garçon sauvage. Sauvage et fort, autant que Jean de l'Ourse. Prêt à lever la main contre tous et à voir tous lever la main contre lui. Un corps de fer, un feu de tous les diables; sous la crinière, le visage fier, l'œil étincelant.

Et voilà que la guerre est revenue sur le pays. Comme si les humains ne savaient se passer d'elle.

Le seigneur du château, là-bas, avait vieilli. Peut-être rongé par le remords. Il n'était plus que le vieil homme qui se fait porter sur la porte pour voir passer le monde. Puis, tête basse, il a songé à ce fils qui ne viendra jamais par le chemin, ce fils qu'il a fait périr à l'épée par les soudards; et il serait un baron, maintenant, prêt à défendre le château.

Les ennemis ont approché, ont dévasté la terre, ont assiégé la place. Les jours pour le vieux seigneur sont devenus encore plus noirs, vilains et angoisseux. Et il n'avait qu'une seule chose à dire : « En faisant tuer mon fils, j'ai fait de ma main mon malheur. Maintenant malheur sans remède! »

Est venue une nuit qu'il faisait lune blanche. Au fond des bois, le beau sauvage a vu paraître un chevalier. C'était le prisonnier d'autrefois qui s'est fait reconnaître. On ne sait pas comment, d'un coup, par droite sorcellerie, ou parce que c'était le sort, parce que c'était le sang, le beau sauvage s'est trouvé chevalier, sur blanc cheval monté et tout vêtu de fer.

En cette nuit tout a changé, comme si l'archange saint Michel y mettait la main. Le beau sauvage, chevalier s'est trouvé. Il a marché contre les ennemis, les a chassés de devant lui, a sauvé le château, a délivré son père et les gens de leur terre.

A cœur hardi et fort

Va le bonheur du sort.